

ADAM LEVIN RUBBLEGUM

ROMAN



Au cours de l'année 2015, Belt Magnet, 38 ans, entreprend d'écrire ses mémoires. Auteur d'un seul roman, il vit chez son père d'une pension d'invalidité accordée après qu'un curieux trouble mental lui a été diagnostiqué. Belt est convaincu, depuis l'âge de 12 ans, qu'il peut communiquer avec les objets, les *inans* comme il les appelle. En guise de thérapie, Belt s'est vu octroyer une innovation technologique : un des premiers Curios, des robots de chair et d'os capables d'empathie, de mimétisme, d'interaction avec l'humain. Ces petits animaux manufacturés sont si mignons qu'ils provoquent la pulsion de les dévorer.

Quelques années plus tard, les Curios se sont généralisés et focalisent toute l'attention. C'est dans cet environnement de légère uchronie que *Bubblegum* va suivre la vie de Belt Magnet, la mort prématurée de sa mère, ses amitiés adolescentes, ses questions permanentes sur le sens de la vie, le monde ou la société.

Avec un humour féroce, *Bubblegum* nous parle d'une Amérique étrange, d'un jeune homme aussi bizarre qu'attachant, d'un monde qui est le nôtre sans l'être tout à fait. Il y a du Salinger et du Philip Roth dans ce livre, mais il y a surtout du Adam Levin, écrivain à l'imagination débridée et à la verve irrésistible.

WWW.INCULTE.FR

CNL
CENTRE
NATIONAL
DU LIVRE

Publié en anglais aux éditions Doubleday, New York.
© Adam Levin, 2019.

BUBBLEGUM

ADAM LEVIN

TRADUIT DE L'ANGLAIS
(ÉTATS-UNIS)
PAR MAXIME BERRÉE

éditions inculte

Pour Bordas, Camille

Des mouches pour des enfants espiègles,
voilà ce que nous sommes pour les dieux :
ils nous tuent pour se divertir.

SHAKESPEARE, *Le Roi Lear*

L'autodétermination ne découle pas de la complexité. La difficulté à calculer la trajectoire d'une mouche ne prouve pas qu'il y ait caprice, bien que cette difficulté puisse empêcher de prouver quoi que ce soit. Les problèmes imposés par la complexité d'une matière doivent être traités à mesure qu'ils surgissent. Des situations apparemment sans issue trouvent souvent leur réponse avec le temps.

SKINNER, *Science et comportement humain*

La panthère avait tout ce qu'il lui fallait.

KAFKA, *Un artiste de la faim*

I.

INVITATION

LE DIT DE JONBOAT

Petit, j'entendais « Ferme ton clapet, tronche de cake » deux ou trois fois par semaine dans la bouche de mon père. Le clapet dont il réclamait qu'il se ferme était rarement le mien. Il appartenait généralement à quelqu'un qui ne risquait pas de l'entendre – très fréquemment un présentateur radio ou télé, ou un adversaire défait au cours d'une de ces petites victoires du quotidien dont il racontait l'anecdote à table le soir –, et jamais à ma mère. Elle n'était jamais une tronche de cake. Pas pour mon père, en tout cas. Pas plus qu'elle n'employait elle-même cette expression et, après son décès, je me suis demandé ce que cela voulait dire – à supposer que cela eût un sens. À part quand elle l'entendait prononcer par la mère de mon père, qui appuyait féroce-ment sur le « clapet », accentuant la violence que « tronche de cake » était censée euphémiser, l'expression lui arrachait toujours un sourire, mais j'étais peut-être trop jeune pour distinguer amusement véritable et indulgence maternelle. J'étais peut-être trop jeune pour faire la différence entre un sourire sincère et un sourire forcé.

Maintenant que j'y pense, je ne me rappelle pas avoir jamais vu ma mère esquisser un sourire forcé.

Tout ça pour dire que si Jonny Pellmore-Jason, dit Jonboat, en s'appropriant cette formule, a popularisé « Ferme ton clapet, tronche de cake », elle venait de nous. De ma famille. Les Magnet. C'est grâce à nous qu'il l'avait apprise.

Il y avait deux spiroboles dans l'aire de jeux à côté de la maison, et un jour, au début de mon année de cinquième, alors que je faisais un match en neuf points contre Blackie Buxman avec un soda et un paquet de chips en jeu, Jonboat, arrivé en ville la semaine précédente, s'est déclaré prêt à défier le vainqueur. Buxman ne volerait pas d'ail-cool dans les magasins avant des années. À l'époque, il était le lanceur de l'équipe de base-ball du collègue et le pivot de celle de basket. Je manquais de puissance et j'étais de taille moyenne. J'avais l'esprit de compétition d'une nouille. Mais comme j'habitais tout près de l'aire de jeux, je maîtrisais le spirobole et la balle aux prisonniers. Blackie

avait dû l'oublier, ou alors il l'ignorait. À cinq-zéro pour moi, il a manifesté son incrédulité. Il a dit, « Impossible », puis il est devenu grossier. Il m'a dit : « Va niquer une balançoire, espère de taré. »

Ça m'a un peu séché, mais j'ai trouvé une repartie. J'ai répondu : « Va me chercher un Cherry Coke et des Pringles. Et en attendant, ferme ton clapet, tronche de cake. »

Jonboat a éclaté de rire.

La foule autour de nous s'est écartée de quelques pas, craintive, aux aguets. Je possédais alors, de façon temporaire, une aura de mouton noir qui me donnait un côté cool, et je faisais donc partie de ceux qui auraient normalement pu se permettre de faire le malin en réponse à un affront de Buxman – comme si on se donnait la réplique –, mais le rire de Jonboat venait de chambouler cet équilibre social. Personne ne savait vraiment comment le situer. Les filles avaient l'air de bien l'aimer. Il était grand. Son père était Jon Jason, dit Jon-Jon, et son grand-père Hubert Pellmore, surnommé « Hub l'Infernal ». Jonboat était surtout le nouveau ; un gamin riche et blond qui venait de débarquer. Il n'avait pas d'amis, ou alors nous étions tous ses amis – aucun d'entre nous n'était trop sûr. Tout ce que nous savions, c'était que Jonboat était *trop* blond et *trop* riche – est-ce qu'une telle chose était seulement possible ? Oui et non, on aurait dit. Mais avait-il le droit de rire aux dépens de Blackie ? Et s'il avait le droit de rire aux dépens de Blackie, avais-je le droit de m'attribuer le mérite de l'avoir fait rire ? Blackie Buxman devait-il sauver la face ?

C'est ce que pensait Blackie. Et c'était Jonboat ou moi. L'un de nous deux devait souffrir. J'étais le choix de la facilité et Blackie choisissait toujours la facilité, ce n'était pas plus compliqué que ça. Il a avancé dans ma direction. Jonboat l'a poussé. Blackie s'est jeté sur Jonboat, et Jonboat lui a mis un coup de poing dans le nez.

« Tu vas payer, a dit Blackie.

– Ferme ton clapet d'tronche de cake, tarlouze », a répondu Jonboat.

Blackie est parti à grandes enjambées sans m'avoir payé mon goûter. Jonboat m'a battu au spirobole – cinq à trois – et m'a emmené manger une pizza. Nous avons été en bons termes à partir de là, sans être vraiment amis. Il a fallu attendre plusieurs mois, le jour où il m'a tabassé à l'école.



Après avoir passé un semestre à utiliser « tronche de cake » comme un complément et à repousser la virgule pour que l'expression tolère l'apposition de « tarlouze », Jonboat – qui avait entre-temps pris la place de pivot de Blackie, doigté une actrice de sitcom ingénue lors d'une soirée à la Maison-Blanche pendant les vacances de Noël, et était devenu, sans contestation possible, le golden-boy le plus en vue de Wheelatine, voire de l'intégralité du Grand Chicago – s'est rendu compte, je pense, que non seulement « Ferme ton clapet d'tronche de cake, tarlouze » était entré dans le langage courant de notre école, mais qu'il était indubitablement estampillé Jonboat et qu'il avait ainsi toute liberté de le modifier. J'ai entendu diverses variations, qui allaient de la version grand public à celle pour adultes. « Va graisser ton égout à friture, bouffeur de burger. » « Cache ta tête de glandu, punching-ball. » « Fourre-toi le trou qui pue, gros cul. » « Essuie-toi l'avaloir à foutre, sac à viande. » *Et cetera*. Toutes ses versions provoquaient l'hilarité, mais aucune ne battait l'original – du moins, à mon goût –, et en fin de compte je me sentais flatté que l'expression fétiche de ma famille ait été adoptée par quelqu'un d'aussi beau et aimable que Jonboat. Je n'étais pas mécontent non plus qu'il reconnaisse mon rôle dans cette affaire. Le jour, juste avant Pâques, où lui est venue l'idée d'ajouter « Le Dit de Jonboat » devant la formule et de mettre le tout sur des tee-shirts, il m'a consulté et a suivi presque tous mes conseils. Tous sauf un, ce qui a provoqué finalement, quoiqu'indirectement, le bref intermède conflictuel entre nous.

Nous étions d'accord pour que les tee-shirts soient 100% coton, et rouge Superman. Nous étions d'accord pour que le dessin fait par Jonboat – une tête de gros, chauve, bouche ouverte (avec une luette colossale et un double menton adipeux) à côté d'une main bordée de traits de mouvement indiquant l'imminence d'une gifle – soit imprimé sur le torse entre « Le Dit de Jonboat » et la formule. Nous étions d'accord pour que le lettrage ait la texture d'un graffiti à la bombe, que le dessin soit en noir sur un fond carré blanc et que « tarlouze »

n'apparaisse pas sur le tee-shirt, car « tarlouze » le rendrait immettable à l'école. En revanche, j'étais d'avis qu'en l'absence de « tarlouze », la virgule devait retrouver sa position originale, entre « clapet » et « tronche de cake », alors que Jonboat affirmait que cela ruinerait le tee-shirt. Il disait, premièrement, qu'avec une virgule devant « tronche de cake », le tee-shirt devrait être considéré comme « officiellement ponctué », ce qui obligerait à placer un point *après* « tronche de cake », sans compter les deux points, ou une autre virgule, après « Le Dit de Jonboat », ainsi que les guillemets autour de la formule elle-même, c'est-à-dire,

LE DIT DE JONBOAT :

[Dessin du gros chauve giflé]

« FERME TON CLAPET, TRONCHE DE CAKE. »

D'après Jonboat, c'était plus de ponctuation que ne pouvait en supporter un tee-shirt.

Deuzio, m'a-t-il expliqué, comme le démontrait depuis longtemps son emploi de la formule, celle-ci sonnait mieux sans virgule ; commander à une personne de fermer son clapet de tronche de cake était plus fort que de commander à une tronche de cake de fermer son clapet. Sur ce point je n'étais pas d'accord, mais sans grande certitude, alors j'ai gardé mon opinion pour moi. En revanche, j'ai suggéré de remplacer « d' » par « de » entre « clapet » et « tronche de cake », prétendant que l'apostrophe faisait ressurgir la question de la « ponctuation officielle », résolue par la suppression de la virgule, mais Jonboat n'était pas pour. Il trouvait que cela alourdissait la formule à l'écrit. Mais peut-être que non. Nous avons brièvement joué avec les deux, et nous en sommes revenus à « d' ».

Jonboat a suggéré que nous prenions la nuit pour y réfléchir.



Le lendemain matin, je me suis réveillé déprimé et en érection. J'avais 12 ans, j'aurais voulu que quelqu'un me touche et je savais que

personne ne le ferait. Depuis que Jonboat avait mis le nez de Blackie en sang, quelques mois plus tôt, plusieurs choses avaient changé. Avant toute chose, ma mère était morte, un événement si fondamental que la plupart du temps, il me semblait tout bonnement impossible. Je savais que je ne la reverrais jamais, et quand j'y pensais, je me tordais les muscles du cou à force de pleurer, mais après l'avoir pleurée pendant cinq ou six semaines, j'ai arrêté d'y penser – du moins, aussi directement. Ce qui pouvait aussi bien signifier que j'étais « entré dans une phase de déni visant à me préserver » ou que j'étais « parvenu à accepter cette perte ». Les thérapeutes avaient des opinions divergentes : je m'en fichais. Je ne savais pas ce que tout ça voulait dire, et essayer de le comprendre me paraissait autodestructeur, masochiste au mieux. Le sentiment de perte était trop massif, la simple idée trop douloureuse, pour analyser le style dans lequel je choisisais – ou étais obligé – de vivre la chose.

Et puis il y avait ma peau – grasse et poreuse, depuis peu. J'avais aussi des pellicules, un début de myopie et du duvet au-dessus de la lèvre supérieure, trop fin et clairsemé pour parler de moustache. Les verres anti-UV photochromiques de mes lunettes trop grandes (monture noire en métal, vague forme aviateur) n'étaient jamais complètement clairs ; même au sous-sol, le lait était beige. Mon père ne se souciait plus de se battre contre ma coupe de cheveux, et bien qu'elle n'ait presque pas changé – long à l'arrière, court à l'avant, encore plus court sur les côtés –, les bandes horizontales rasées au-dessus de mes oreilles donnaient à mes tempes l'air ventilé. Huit bandes en tout. Quatre par tempe. J'avais l'impression de sentir mauvais. Quelque chose sentait mauvais. Et la pose de boxeur stoïque, à la Kid Dynamite, que je conférais par affectation à mes mouvements les plus basiques depuis que j'avais vu Tyson mettre Biggs K.-O. – le regard noir baissé, le roulement fluide des épaules, ponctué de brusques mouvements de tête de prédateur – me faisait moins ressembler à un gladiateur qu'à Crispin Glover (je l'avais compris en voyant Blackie Buxman m'imiter parodiquement quand nous nous croisions dans les couloirs : les bras pendus, les lèvres serrées, les tics faciaux), et j'avais envie d'arrêter, j'essayais vraiment, mais je n'arrivais plus à

réapprendre à marcher normalement; mes muscles refusaient de gommer l'entraînement auquel je les avais soumis. La flamme dans mes yeux, qui avait peut-être brillé fort un jour, n'éclairait plus rien. Face aux miroirs je souffrais, avec ma posture voûtée. Pour mes pairs, mon côté mouton noir ne faisait plus de moi un être à part. Je n'étais plus un outsider mais un paria. Même les figures d'autorité – celles qui me souriaient encore – prenaient une expression vide quand j'entrais dans leurs magasins, leurs classes, leurs bureaux.

Je ne sais pas pourquoi tout cela m'a frappé ce matin-là, ni si cela a vraiment été le cas, mais c'est ainsi que je m'en souviens – allongé dans mon lit, je ruminais. « Un paria, un débile mental, un taré, un pauvre type. » Avec mon érection inutile qui gonflait mon slip. Pire qu'inutile. Gênante. J'avais la vessie pleine.

Dans la salle de bains, je me suis penché sur les toilettes pour viser, histoire de ne pas salir le siège ou l'abattant. J'en ai mis un peu sur l'abattant, beaucoup sur le siège. Des gouttelettes ont atterri sur le carrelage et sur le côté de la baignoire. J'ai nettoyé avec du papier avant de retourner dans ma chambre attendre que la sensation de pincement dans mes reins s'évanouisse.

Là, j'ai entendu mon cure faire du bruit dans son CoussiNid. La chasse d'eau avait dû le réveiller. J'ai soulevé le capot du nid et trouvé le cure assis à côté de sa déjection arrière.

« Bonjour, Blank. »

Il a joué au sourd. J'ai répété mon salut et il s'est allongé sur le ventre en fermant les yeux.

« Blank... Blank, Blank, Blank. »

Mais Blank ne bougeait pas.

Blank était le diminutif de *Kablankey*, le nom que je lui avais donné sur proposition de ma mère parce que cela ressemblait au bruit qu'il faisait en éternuant. Il répondait au nom de *Kablankey* depuis l'âge de quatre jours, mais au bout de trois ou quatre mois – à peu près au moment où je m'étais ventilé les tempes –, j'avais décidé que *Kablankey* était trop mièvre. Cependant, comme ma mère aimait ce nom, je ne pouvais pas complètement abandonner *Kablankey*; cela m'aurait

donné le sentiment de ne pas honorer sa mémoire. Alors, depuis quatre ou cinq semaines, j'essayais de l'appeler *Blank*, mais même s'il réagissait à *Blank*, ce qui indiquait qu'il savait être *Blank*, ses réactions arrivaient après un temps d'hésitation trop long, et ces derniers jours, au réveil, mon cure faisait semblant de dormir jusqu'à ce que je l'appelle par son nom complet. Cette feinte, en soi, ne me dérangeait pas le moins du monde ; je le trouvais toujours aussi adorable. Je ne voulais juste plus l'appeler *Kablankey*. Surtout ce matin. Je n'étais pas d'humeur.

« Blank », insistai-je.

Ses yeux sont restés fermés.

J'ai ramassé sa déjection avec un mouchoir en papier, l'ai emportée dans la salle de bains et jeté aux toilettes.

Quand je suis revenu dans la chambre, Blank faisait toujours semblant de dormir.

« Blank. »

Rien.

Je refusais de perdre une guerre des nerfs avec un Curio. J'avais un panier de basket monté sur une porte de placard et, après avoir retrouvé le ballon gonflable qui allait avec, j'ai commencé à faire des lancers debout au pied du lit. En moins d'une minute, Blank est sorti du nid, monté sur la table de chevet à côté de mon oreiller et, comme je continuais à l'ignorer, a sauté sur l'édredon avant de venir tout près de mes pieds.

« Blank ? »

Blank a ouvert sa paume.

J'ai mis ma main en coupe à hauteur de ma cheville et le cure a grimpé dedans. Il s'est affalé un moment, le temps de reprendre sa respiration, coupée par ses efforts, puis il s'est allongé sur mon avant-bras, l'oreille plaquée sur mon pouls, en enroulant ses pattes autour de mon poignet comme un bracelet de montre. Je lui ai susurré des petites phrases d'encouragement en lui caressant le cou. Il a collé son œil contre la peau de mon poignet et s'est calé là. C'était mignon, mais au bout d'une minute j'ai eu la bougeotte et l'idée m'est venue de faire un petit jeu. J'allais poser Kablankey par terre, faire rouler le ballon

de basket vers lui pour lui faire peur, puis je le regarderai sauter sur le côté de façon trop mignonne pour l'éviter.

Le problème de ce jeu, c'est que Blank avait trop confiance en moi. Ou peut-être n'était-ce pas une question de confiance, mais de bêtise. Mais ce devait être une question de confiance, voire de foi en moi, car j'avais vu Blank fuir des choses que je n'avais pas mises en mouvement. Un grillon, une fois, au sous-sol. Une autre fois, les grognements du chow-chow de Jon-Jon qui tuait un écureuil, sous l'orme de l'autre côté de la rue. Mais ce matin-là, avec le ballon, Blank m'a regardé m'installer. Il m'a vu impulser la force nécessaire pour faire rouler le ballon. Pourtant, tant que le ballon – un objet qui faisait deux fois sa taille, et la moitié de son poids – n'a pas été sur lui, il n'a pas bougé d'un centimètre, attendant avec la même expression que le jour où je lui avais donné un bonbon.

Le ballon lui a roulé dessus et a continué sa course tandis que Blank se cognait l'arrière du crâne sur une pièce de cinq cents à moitié enfouie dans les fibres rugueuses de la moquette, qui courait d'un mur à l'autre. Il n'avait pas l'air de s'être fait mal. Il s'est relevé aussi vite qu'il était tombé et a même paru sur le point d'improviser une de ces petites danses qu'il faisait chaque fois qu'il me sentait inquiet ou en colère. Mais alors, le ballon, ayant rebondi contre la plinthe et refait en sens inverse le chemin sur lequel je l'avais envoyé, a roulé une deuxième fois sur Blank, en le frappant en pleine tête cette fois. J'ai intercepté le ballon, l'ai posé fermement sur le lit, et lorsque je me suis retourné, Blank, déjà debout, flageolait légèrement, balançant son poids de sa patte à sa queue, les coudes écartés comme des ailes, ses mains battant l'air comme un autiste devant son museau rosi et écorché par les poils de moquette.

C'était déjà la chose la plus mignonne que j'avais vue de ma vie, mais avant même que j'aie pensé à me baisser pour le réconforter, d'un des yeux gonflés de Blank a roulé une grosse larme, ce qui était encore plus chou. La larme est tombée sur ses écorchures et les a recouvertes alors que son museau rosi, déjà légèrement enflé, virait au rouge. Je n'aurais pas été surpris d'entendre un petit grésillement, ou de voir de la vapeur s'élever, et l'espace d'un instant, Blank a dû

ressentir une sorte de soulagement, car ses mains ont cessé de mouliner dans le vide et il a eu l'air de se détendre. Mais une fois ce bref moment passé, l'effet apaisant de cette larme a aussitôt été annulé par le sel contenu dans ladite larme.

Les mains de Blank ont repris leurs moulinets et ses pleurs ont redoublé. Les écorchures se sont enflammées encore plus et, les lèvres tremblantes, ourlées comme pour siffler, mon cure a entonné sa sublime méloplainte.

J'ai alors été submergé par une sorte de soif, voire de lubricité. J'essayais de comprendre. Que voulais-je de plus ? Plus de larmes ? Un tremblement plus prononcé ? Un vibrato plus riche ? Des battements de mains plus spasmodiques ? Oui, je voulais tout cela, mais pas uniquement. Je voulais que la méloplainte sorte de mes poumons. Je voulais que les larmes de Blank roulent sur mes joues. Je voulais que ses soubresauts convulsent mes propres muscles. Je voulais l'absorber, l'incorporer. Je voulais fusionner avec lui. Et je voulais, enfin – et pour la première fois –, écraser mon cure dans mon poing et l'ingérer. De préférence en entier. D'une seule longue bouchée.

Même si je sais que tout cela paraît banal aujourd'hui, nous n'étions qu'au premier semestre de 1988, et rien de ce qui touchait aux cures n'était encore banal. Certes, quelques gamins étaient passés aux infos du soir parce qu'ils avaient surchargé, mais c'étaient les *infos du soir* – ce qui voulait forcément dire que ce qu'ils avaient fait était bizarre. J'avais élevé Blank à partir d'une bille et je ne l'avais jamais fait cloner, ni ne lui avais donné de formule (personne n'avait encore entendu parler des formules ; les Curios, d'ailleurs, étaient encore appelés des *Botimaux* ; la *surcharge de cure* n'avait pas de nom). Je ne l'avais jamais pincé, encore moins piqué, pas plus que je ne l'avais agité devant un chat ou ne lui avais bloqué les voies respiratoires. Je ne lui avais jamais arraché le moindre membre, ne l'avais jamais jeté ni dans un escalier ni contre un mur. Je ne l'avais jamais jeté tout court.

Alors que ma pulsion me donnait l'impression d'être un monstre, je ne me suis pas éloigné. Je n'ai pas fait le moindre geste contre Blank – je savais que je n'irais pas au bout ; je suis resté là, dans un

état de désir total, jusqu'à ce que le téléphone sonne et que Blank arrête de chanter.

Sautant en travers de mon lit, j'ai décroché avant la deuxième sonnerie – mon père dormait encore.

« Pas de préposition, dit Jonboat. C'est juste...

– Attends », dis-je.

J'ai posé le combiné, extirpé le dé à coudre d'eau de son emplacement dans le CoussiNid et l'ai apporté à Blank, qui était toujours par terre à battre des mains en me fixant d'un œil vide. J'ai tapoté ma bouche avec mon index, puis lui ai montré le dé à coudre. Le cure m'a compris. Il y a plongé la tête jusqu'aux yeux tout en frictionnant la petite bosse sur son crâne, apparue à l'endroit où il avait cogné la pièce de cinq cents. Je lui ai dit : « Je suis désolé, Blank. Je ne voulais pas te faire mal. » Il a continué à frotter la bosse, la tête enfoncée dans son dé à coudre. J'ai ajouté : « Je ne te ferai plus jamais mal exprès. OK, Kablankey ? »

Il a arrêté ses frictions, m'a montré sa paume.

Puis il a repris ses frictions, et moi le téléphone.

« Donc je disais, pas de préposition, dit Jonboat. Ça ne sert à rien.

– Tu as raison, répondis-je. C'est sous-entendu.

– On dirait que tu penses l'inverse. Tu as un ton négatif.

– Non, c'est ce que je pense.

– J'espère, dit Jonboat. Parce que cette préposition est d'une lourdeur. En plein milieu, juste en dessous du cou. Elle agirait comme une malédiction sur toute cette aventure. C'est vraiment ce que je pense. En mettre une, ce serait... comment dire ? Inapproprié, tu vois ? Enfin, pas vraiment inapproprié, mais...

– Ce serait comme pisser en ayant la trique, dis-je.

– Quoi ? Comme pisser *en ayant la trique* ? Tu viens de l'inventer ?

– À l'instant, dis-je, ouais.

– Bonne vanne ! s'exclama Jonboat. Et merci pour ton aide. J'en chiale de rire, mon pote. Pisser en ayant la trique ! Tu déchires, Belt. Tu déchires. »

Ce compliment m'a tiré de mon désespoir, je me suis senti redevenir un peu moi-même. Je dirais même qu'il m'a remonté le moral pendant

deux semaines. Et quand j'ai reposé les yeux sur Blank, j'avais juste envie d'être gentil avec lui. Ses écorchures guéries, je lui apprendrais à faire le saut périlleux.



Lors du match d'ouverture de la saison de base-ball, le chauffeur de Jonboat, Burroughs, vendait les tee-shirts à un stand à côté des gradins. Mon père en a acheté deux – un pour chacun de nous –, non sans annoncer à Burroughs, ainsi qu'à ceux qui faisaient la queue derrière nous, que j'avais « joué un rôle majeur dans la conception de ces vêtements », que le slogan venait d'ailleurs de la famille Magnet, et qu'il attendait avec impatience de compter nos royalties avec Jon-Jon Jason en buvant des pintes pendant l'après-match – « c'est ma tournée ! » – au Blimey's. Il plaisantait, pour les royalties. Il avait l'air fier. Il avait même l'air heureux. Il riait de bon cœur pour la première fois depuis des mois. Pendant tout le match, il n'arrêtait pas de montrer sa poitrine (il avait enfilé le tee-shirt) en me touchant le bras et en disant : « Bien joué, fiston. »

Jonboat a réalisé un match parfait en ne laissant rien aux receveurs, en volant deux fois le but et en recevant un point produit, ce qui lui a valu d'être élu joueur du match.

Sur le chemin du retour, mon père s'est branché sur la radio locale, la 88.1, pour écouter l'émission sportive. Le journaliste s'extasiait :

« Nous sommes en direct du terrain avec Jonny "Jonboat" Pellmore-Jason, de l'équipe des Washington Mustangs que Jonboat a conduit à une victoire dix à zéro, sans laisser le moindre coup sûr à ses adversaires, les redoutables Twin Groves Eagles. Alors, Jonboat, dites-moi, et je suis sérieux : comment vous faites ? En automne, un jour vous êtes le pivot de l'équipe de basket, où vous enchaînez les triple-doubles, et le lendemain, sur le terrain de football, vous êtes un quarterback avec un bras en or doublé d'un plaqueur impitoyable en défense. C'est déjà assez étonnant. Et maintenant, nous sommes au printemps, et voilà que vous lancez

parfaitement d'un bout à l'autre du match tout en allant à la base à chaque tour de batte ? Comment faites-vous ? Qu'est-ce qui peut vous arrêter ?

– Je ne sais pas, dit Jonboat. Vraiment, je ne sais pas. J'essaie de rester humble et de faire le boulot. C'est du sport. On ne triche pas. C'est important pour plein de gens. Je pense que les autres peuvent en faire autant que moi. Et les autres équipes peuvent réussir les mêmes choses que nous. Le physique, il faut l'affûter. Le mettre au service du jeu. C'est ce que je pense. Vous avez vu les Eagles. Ce ne sont pas des crevettes. Ils ont des jambes, des bras, des yeux. Un cerveau qui fonctionne. Ils ont le même équipement que nous. C'est juste qu'ils ne sont pas prêts à autant travailler. C'est comme... je ne sais pas. Je dirais... Comment dire ? Comme s'ils essayaient de pisser en ayant la trique.

– Redites-moi ça, Jonboat ? dit l'interviewer. Je ne suis pas sûr d'avoir compris.

– Oh, vous voyez ce que je veux dire. On dirait qu'ils essaient de pisser alors qu'ils ont la trique. Ils pissent avec la trique, et ce n'est pas à ça que ça sert.

– Ils pissent avec la trique, et ce n'est pas à ça que ça sert ! Un aphorisme plein de sagesse de notre Jonny "Jonboat", digne héritier à la fois des Pellmore et des Jason. Les jeunes d'aujourd'hui... Alors, dites-moi. On raconte que votre père, Jon-Jon, serait sur le point d'acheter... »

J'ai éteint la radio.

« Eh ! protesta mon père.

– Il m'a volé ma réplique. Pisser avec la trique. C'est moi qui l'ai inventée. Elle est de moi.

– Détends-toi, dit mon père. Cesse de pleurnicher. Et arrête de frapper la boîte à gants.

– Arrêter de frapper la boîte à gants ? Il m'a volé *ma* réplique. Je l'ai inventée tout seul. J'étais triste quand elle m'est venue. Elle avait un sens précis, et il l'a changé. Maintenant, le sens est beaucoup trop large, surtout qu'il a ajouté un truc pour l'expliquer aux débiles. "Et ce n'est pas à ça que ça sert !" Sans déconner ? Avoir la trique ne sert pas à pisser ? T'es sérieux, mec ? J'en avais pas la moindre idée. Vraiment, je

me doutais pas. Merci pour l'explication, Jonboat. Il l'a complètement gâchée. D'abord il me la vole, et ensuite il la pourrit.

– Écoute, Billy... commença mon père.

– Et je ne m'appelle pas *Billy*, putain. »



Le lendemain à l'école, je me suis rué sur Jonboat en hurlant au vol et à la trahison et en agitant mes poings dans tous les sens. Il m'a plaqué contre un casier et le rebond m'a projeté menton en avant contre sa paume, ce qui m'a séché net.

Lorsque j'ai repris conscience, quelques secondes plus tard, il était à genoux à côté de moi, mes lunettes à la main, et lâchait le bras qu'il m'avait tordu.

« Désolé, dit-il en posant ma monture sur mon nez. C'était juste un réflexe.

– *Pisser avec la trique*, dis-je. Tu me l'as volé.

– Je suis désolé que tu le prennes comme ça, Belt. Je ne savais pas, je croyais que tu me l'avais donné, comme le clapet d'la tronche de cake. Je me suis trompé ? Il faut croire que je me suis trompé. Écoute. Je vais t'acheter des trucs après l'école. Des fringues, peut-être. Tes fringues font vraiment pitié, vieux. C'est pour ça que tu ne baisses pas. On ira au centre commercial, d'accord ? Ensuite, on te trouvera de la chatte.

– Tu veux m'emmener au centre commercial ?

– Bien sûr que je veux t'emmener au centre commercial, répondit Jonboat. Je ne vois pas pourquoi on ne pourrait pas continuer à être potes. On vient d'avoir un affrontement physique, non ? C'est une phase importante du développement des amitiés entre garçons. C'est ce qu'on dit. En tout cas, c'est ce que mon père dit. Il s'est battu avec *tous* ses amis, à un moment ou à un autre. Et Jon-Jon Jason – tu le sais aussi bien que moi –, Jon-Jon Jason a des tas d'amis.

– D'accord, dis-je.

– On est amis, alors. Bien. Et écoute ça, aussi : *Pisser avec la trique*. Je n'utiliserai plus jamais cette expression, si tu ne veux pas.

– Tu peux l'utiliser, dis-je. C'est trop tard. Mais juste, une chose, n'ajoute pas *et ce n'est pas à ça que ça sert*. C'est super redondant. Ça tue toute la subtilité.

– Vendu, dit Jonboat. Viens, on va à l'infirmierie. On dira que tu as trébuché et que tu t'es cogné la tête contre un casier. À la fin des cours, je sécherai l'entraînement et on se retrouvera devant ma Rolls, à côté du parking à vélos. »

J'ai accepté sa proposition. Mais par la suite il s'est avéré que j'avais peut-être une commotion cérébrale et l'infirmière a appelé mon père qui m'a conduit à l'hôpital, où le médecin a confirmé que j'avais peut-être une commotion cérébrale.

J'ai raté le centre commercial.

J'ai raconté à mon père le mensonge du casier. Il m'a conseillé de regarder devant moi quand je marchais.



Jonboat m'a acheté des vêtements la semaine suivante, à l'heure du déjeuner. Un sac entier chez Guess, un autre chez Z. Cavaricci. Et une brosse à cheveux avec un compartiment rempli de gel dans le manche. Les vêtements n'étaient pas vraiment à ma taille et, même humides, mes cheveux ondulaient trop pour que je puisse les brosser, mais j'étais touché par son attention. Je ne me suis pas plaint. J'ai mis du gel sur ma frange, rentré la chemise dans le pantalon, bien serré à la taille par la ceinture à boucle en argent, et roulé de gros ourlets aux chevilles comme un pirate.

Jonboat a dit que j'étais très bien et m'a présenté à des filles, dont deux qui ont décroché la première fois que je les ai appelées. Ce n'était pas comme si nous étions devenus les meilleurs potes, mais pendant tout le reste du collège, et ensuite au lycée, j'ai toujours eu le sentiment qu'il me protégeait un peu – que sans la lumière qu'il braquait occasionnellement sur moi en public (en me disant bonjour dans les couloirs, ou en me laissant faire la queue avec lui à la cafétéria), j'aurais été aussi maltraité que les autres orphelins bizarres à

cheveux gras. Nos conversations, quoique brèves et peu fréquentes, ne me donnaient jamais l'impression qu'il avait pitié de moi, comme c'était souvent le cas avec d'autres gamins. Quand je le faisais rire, il me donnait une grande tape dans le dos en répétant d'une voix admirative ce que je venais de dire. À tort ou à raison, je considérais Jonboat comme un ami.

À la fin du lycée, il est parti à Annapolis. Je lui ai écrit trois fois en autant de mois, sans recevoir de réponse. Mais il n'y avait pas de ressentiment entre nous. De mon côté, du moins. Pendant un temps je me suis senti délaissé, mais jamais rejeté. Enfin, pas jamais, mais pas souvent. Il était différent de nous autres. Il le serait toujours. Il chassait des grizzlis à l'arc depuis ses 13 ans. À 16 ans, il conduisait des avions et dînait à Camp David. Au palais de Kensington. Il allait se marier à l'Hermitage. Acheter et vendre des compagnies aériennes. Soutenir des législations. Faire et défaire les devises. Défendre des causes humanitaires. Explorer l'*espace*. De même qu'il a refusé de faire sa dernière année à Oxford et Yale, il a fini (d'après les rumeurs) par décliner des postes d'ambassadeur prestigieux – en Russie, en Chine, en Israël, en France. Tout le monde réclamait son bout de Jonboat et je le savais déjà à l'époque, comme le monde entier le sait aujourd'hui. Quelques semaines après avoir envoyé cette troisième lettre restée sans réponse, j'en suis venu à accepter que le bout que je voulais valait bien plus que je n'avais à offrir en retour, qu'il n'avait pas de temps pour moi, qu'il était tout bonnement trop occupé, et j'ai éprouvé une certaine satisfaction – et même de la *fierté* – à renoncer à lui.

Non, pas à renoncer à lui, plutôt à me résoudre à faire ce qui était juste, c'est-à-dire le laisser tranquille.

Lorsque les médias l'ont traîné dans la boue, pendant son divorce, je n'ai pas eu la décence de changer de chaîne – je ne suis qu'un homme, après tout – mais je ne me suis jamais réjoui de le voir attaqué. Je souhaitais toujours le meilleur à Jonboat.

